

AVANT-PROPOS

La première fois que j'ai vu Lydia, elle m'attendait sur le quai d'une gare, le sourire accueillant et l'œil intrigué. Aussitôt, elle comme moi avons trouvé un langage commun à travers l'humour. Je savais que je venais à la rencontre d'une femme démolie et anéantie, même si j'ignorais encore les détails de son vécu, mais je ne m'attendais pas à ce que notre second degré et goût pour la dérision prennent le dessus sur nos premiers échanges.

Très vite, j'ai laissé Lydia me raconter ce qu'elle avait envie de dire au monde. Puisque j'étais là pour ça : l'aider à crier sa vérité au reste du monde.

J'ai écouté son histoire, j'ai entendu ses larmes, j'ai inspiré sa douleur. Ses rires aussi. Et pendant qu'elle me racontait sa vie en toute confiance, il y

avait en moi deux angles qui se confrontaient. D'un côté, la femme que je suis ; de l'autre, l'auteure. Qui de surcroît venait de publier un livre sur l'abus sexuel que j'ai vécu dans mon enfance. Ainsi, à l'écoute de son effroyable témoignage et en simultané des émotions foudroyantes qui me traversaient et de la nausée qui m'envahissait, je cherchais la structure, le ton, le phrasé, la voix, la façon la plus pertinente de raconter une histoire aussi grave et délicate que la sienne. Un passé aussi abominable que celui dont j'étais désormais la témoin. Un vécu que Lydia n'avait encore jamais livré intégralement à qui que ce soit et qu'elle me confiait comme un relais que j'allais devoir passer.

Baladée entre tristesse, révolte, écœurement et contraintes littéraires, j'appréciais la distance que Lydia mettait sur son histoire, sans jamais se plaindre ou se victimiser. Et c'est sans aucun doute cette approche singulière de son propre réel qui m'a convaincue de consacrer les mois suivants à l'écriture de son récit. J'ai senti que c'était mon devoir, même si j'étais bousculée et noyée par d'innombrables doutes face à l'ampleur de ma mission. Je ne savais pas si j'allais être à la hauteur de l'enjeu, parce que l'histoire de Lydia est d'une complexité inouïe. À la fois sur

les plans psychologique, psychique et émotionnel. La question de l'emprise, installée comme un poison dès l'enfance et cimentée par le biais d'une secte prônant l'amour et une multitude de valeurs louables, me paraissait extrêmement insidieuse et compliquée à retranscrire. Je sentais soudain une lourde responsabilité s'abattre sur moi. Il ne s'agissait plus simplement d'écrire pour un personnage de fiction ou pour un sujet de mon choix dont l'interprétation n'engagerait que moi, il était cette fois question d'une personne en chair et en os, assise devant moi, vulnérable, un mouchoir collé sur le nez, et envers qui je me devais d'être le plus loyale possible. Être au plus près de ce qu'elle avait vécu dans sa chair tout en y apportant une distance supplémentaire pour permettre au récit d'être efficace. Pudique. Digeste.

Retranscrire son histoire de manière concise et précise, c'était la vivre à travers mon corps, mon cœur, interroger mes propres ressentis et retranscrire l'indicible avec des mots aussi justes qu'approximatifs. C'était décortiquer le déroulement de la vie de Lydia dans les moindres détails. Puiser en elle ses ressources et son identité jusqu'à m'oublier, jusqu'à me confondre avec elle. Me perdre parfois. Je suis une personne très solitaire et j'acceptais soudain que Lydia envahisse mon espace, accapare

mon temps, dérobe mon énergie, anesthésie mon bon sens, kidnappe mon être, jusqu'à prendre toute la place.

Dans cet exercice délicat, un véritable numéro d'équilibriste, je trouvais essentiel de maintenir une certaine froideur face au douloureux vécu de Lydia pour ne pas sombrer avec ce qui était devenu mon « personnage ». Et ce qui devenait, pendant les plages d'écriture, ma vie. Puisque je racontais l'histoire d'une autre, mais au « JE ». Pendant de longues semaines de travail, Lydia allait traverser ma chair, mon instinct, mon ego, perforer mes sentiments, faire sauter mes limites, pulvériser mes certitudes et me confronter à l'horreur. Me faire vivre son enfer.

Lors de nos entretiens où je récoltais la « matière première », je tâchais de ne pas me laisser engluier dans un trop-plein d'émotions. C'était un véritable défi. Le passé de Lydia, les maltraitances, l'emprise et le contrôle dont elle a été victime dès son plus jeune âge m'ont atteinte. Et je ne sors pas indemne de ce travail. L'écriture de ce livre ne s'est pas faite dans la douceur ni dans le calme. Ça a été douloureux, envahissant, dérangent. Pourtant, je n'étais qu'un relais. J'ai vécu son histoire à travers elle, puis à travers mon propre corps pour la retranscrire

le mieux possible, mais je reste un relais passager. Même si je suis marquée à vie, à mon tour, par ce vécu à travers elle, je ne suis qu'un relais. Ce qui m'a permis de tenir mon cap dans les pires moments du récit, c'est la nécessité de ce texte. Je suis convaincue que le parcours de Lydia au sein du mouvement raëlien est d'utilité publique.

Lorsqu'un vécu comme celui de Lydia croise notre chemin et percute notre existence, on encourt le risque du jugement. On peut être tenté de réfléchir à sa place et de juger ses choix, ses comportements, ses décisions. Tant on a besoin de se raccrocher à la lumière et à autre chose que l'ignoble réel qui nous est donné à voir. Tant on a envie de croire que nous, on aurait su faire autrement. Nous, on aurait pu changer la donne. On aurait réussi à échapper à ce destin broyé. Et parfois, au cours de ce travail, comme pour me challenger davantage, je sentais mon propre jugement m'approcher, me tenter, me faciliter la vie. Et je devais le congédier.

Peut-être penserez-vous que jamais ce genre d'histoire ne pourrait vous arriver. Peut-être imaginerez-vous qu'à sa place, mille fois vous

auriez fait d'autres choix que les siens. Peut-être... Et peut-être aurez-vous raison. Mais ce qui est certain, c'est que l'histoire de Lydia nous pousse justement à explorer les limites de notre empathie, de notre compassion et, plus largement, de notre humanité.

À mon sens, c'est ce qui fait de Lydia une héroïne.

Pour survivre, Lydia s'est coupée de ses émotions, de son corps, de son ressenti. De sa capacité de discernement. De son identité. De son pouvoir de décision qu'on lui a ôté enfant. Lorsque je me suis engouffrée dans son histoire pour y poser des mots, un rythme, une structure littéraire, je me suis fait attraper, rattraper, bien des fois et de bien nombreuses manières, par mon impuissance. Comme elle, dans la logique qui est la sienne, je me suis retrouvée coincée, empêchée, bloquée. Soumise.

S'il ne devait y avoir qu'une chose à retenir de cette histoire, c'est qu'on se doit de vivre chacun des événements dans le parcours d'une personne, les subir intrinsèquement, s'équiper des mêmes bagages et de la même éducation, habiter le même corps, avancer avec les mêmes handicaps conscients et inconscients, pour éventuellement s'approcher quelque peu de quelque chose de l'ordre de la compréhension. Mais de rien d'autre.

Avant-propos

C'est ce qui nous est donné d'expérimenter à travers ce récit.

Et ce texte n'a qu'une ambition : être le plus fidèle possible à ce que Lydia Hadjara a vécu.

Elsa Levy